Aki Shimazaki

Zakuro

roman



ACTES SUD

ZAKURO
Au cœur du Yamato

Voilà vingt-cinq ans que Bânzo Toda est porté disparu – depuis sa déportation dans un camp de travaux forcés en Sibérie, à la fin de la guerre. Sa femme, atteinte de la maladie d'Alzheimer, n'a jamais perdu l'espoir de le revoir. Quand leur fils Tsuyoshi découvre que son père vit depuis des années dans une ville toute proche, qu'il a chan-gé de nom et s'est remarié, il veut comprendre.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Zakuro *fait partie de son deuxième cycle romanesque,* Au cœur du Yamato*. Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud, notamment ses deux autres pentalogies,* Le Poids des secrets *et* L'Ombre du chardon*.*

Photographie de couverture : © Katsutoshi Hatsuzawa / neovision / Getty Images, 2008

ZAKURO

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.
HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.
TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.
WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.
HOTARU (prix du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.
ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.
TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.
TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.
YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.
HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.
SUISEN, Actes Sud, 2017.
FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.
MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.

© Actes Sud, 2009, 2020
Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 2008
ISBN 978-2-330-13995-7

AKI SHIMAZAKI

ZAKURO

Au cœur du Yamato

roman

ACTES SUD

Nous sommes dimanche. Il fait beau. Dans le jardin, les chrysanthèmes sont en pleine floraison. Jaune, rose, blanc, orange… Les fleurs brillent, éclairées par la lumière du soleil. Les moineaux gazouillent dans l'arbre du *zakuro**, dont les fruits sont mûrs. Le ciel est limpide, l'air pur. Nous sommes à la mi-automne, ma saison favorite.

On vient de prendre le repas du midi. Il est deux heures. Bientôt, j'irai chercher ma mère, qui habite dans une maison pour les gens atteints de démence sénile. Pour le moment, je me repose dans le salon en lisant le journal. À côté, mon neveu Satoshi fait ses devoirs. Devant lui sont posés un atlas du monde, un livre de géographie et une boîte de crayons de couleur. Il lit le livre, la tête baissée. Un instant, mon regard se fixe sur le petit grain de beauté au bas de sa nuque. Tout noir, son contour se détache nettement sur la peau brun pâle.

---

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

La maison est silencieuse. Ma femme est sortie faire des courses avec ma sœur, mère de Satoshi. Ce soir, toute ma famille se réunira chez nous : mon petit frère, mes deux petites sœurs, leurs enfants et ma mère. « Nous » signifie ma femme et moi.

Nous n'avons pas d'enfants, mais cela ne nous attriste pas, car mes neveux et nièces nous rendent visite de temps en temps, surtout Satoshi. Ma femme, enfant unique, les chérit comme s'ils étaient les siens. En fait, je suis beaucoup plus âgé que mon frère et mes sœurs et je traite leurs enfants comme s'ils étaient mes petits-enfants. D'ailleurs, les enfants ne connaissent pas leurs grands-pères. Le père de ma femme est mort quand elle était encore en bas âge. Et quant à mon père, il a disparu en Sibérie après la fin de la guerre, en 1945.

À la une du journal, on relate la rencontre entre le premier ministre Satô et le président Nixon. Il s'agit de la réduction de nos exportations de produits textiles : laine et fibres synthétiques. Les deux pays se sont enfin entendus pour rouvrir les négociations sur cette question, qui étaient restées en suspens depuis plus d'un an. Nixon force à reprendre les négociations parce que c'est sa promesse électorale la plus importante.

Je travaille dans une grande compagnie d'import-export. Le volume d'exportation de ces produits n'est pas négligeable et je m'inquiète des conséquences politiques et économiques

qui pourraient survenir si le Japon cédait à la demande des États-Unis. Notre premier ministre envisage parallèlement de récupérer Okinawa. Je me demande comment il pourra résoudre ces deux problèmes sans essuyer la colère des gens de l'industrie textile. Je pense un moment à mon ami Kôji, qui s'est rendu à Washington la semaine dernière. C'est un journaliste indépendant. Je voudrais bien discuter de tout cela avec lui.

Une brise agréable entre dans le salon. Je tourne la tête vers le jardin, où les fleurs de chrysanthèmes s'agitent légèrement. Les moineaux chantent dans l'arbre du *zakuro*. En apercevant ces fruits tout rouges, je me souviens qu'à l'ancienne maison de mes parents il y avait aussi un tel arbre. Je bâille. Je n'ai plus envie de lire le journal. Satoshi lit toujours son livre de géographie. Je m'assoupis en regardant le grain de beauté sur sa nuque.

Ma mère descend dans le jardin en tenant une boîte de carton ondulé. Elle la pose au sol et en sort un blouson long pour homme. Ensuite, elle le suspend à un cintre et accroche celui-ci sur une de ces perches de bambou qu'on utilise pour sécher le linge. Dans la boîte se trouvent aussi un chandail, un parka, des pantalons, des ceintures… Je pense : « Ce sont les vêtements de mon père que ma mère garde précieusement depuis trente ans. Chaque année, ma mère les aère deux fois, au printemps

et en automne. » Le soleil commence à chauffer. Elle continue à suspendre le reste des vêtements. Ses cheveux blancs brillent, enveloppés par les rayons du soleil.

Satoshi dessine une voiture avec un crayon rouge. Il tourne la tête vers ma mère qui apporte une longue gaule de bambou au pied de l'arbre du *zakuro*. Il me demande :

— Qu'est-ce que grand-maman va faire avec le bâton ?

— Elle va cueillir des fruits du *zakuro.*

Il dit, très sérieux :

— Je peux l'aider.

Je souris, car l'arbre est trop haut pour lui, qui n'a que trois ans.

— Non. Elle en est capable.

Il demande, l'air curieux :

— Comment ça ?

Je lui explique que le bout de la gaule de bambou est coupé en deux. La crevasse est fixée par un petit morceau de bâton. Pour cueillir un fruit, il suffit de coincer son rameau avec le bout de la gaule et de la tourner jusqu'à ce que le rameau se détache. Satoshi m'écoute, impressionné. Ma mère réussit à en saisir un et à le faire tomber sur le sol.

Satoshi bat des mains :

— Bravo !

Ma mère sourit vers lui et continue ses manœuvres. Une dizaine de fruits tombent ainsi par terre, l'un après l'autre. Elle les ramasse et les

met dans la boîte qui contenait les vêtements de mon père. Elle s'approche de nous avec la boîte. Satoshi se lève. Elle nous dit :

— Regardez ! La récolte est bonne cette année.

En observant les fruits, Satoshi s'exclame :

— Toutes leurs bouches sont ouvertes !

Les grains sont tous rouges. Le goût aigre-doux se répand dans ma bouche. J'avale ma salive. Ma mère en tend un à Satoshi et dit :

— Ton grand-père a aimé ces fruits quand il était jeune.

— C'est vrai ?

Satoshi le mange avec appétit. Moi aussi, j'en prends un. Ma mère nous quitte.

Satoshi recommence à dessiner, mais cette fois c'est une carte du monde. Il la dessine en murmurant : « Amérique anglo-saxonne, Amérique latine, Afrique, Océanie, Europe, URSS et Asie. » Je suis surpris qu'il connaisse déjà des noms pareils à son âge. Je demande quand même :

— L'Union soviétique est un État. Les monts Oural ne servent-ils pas de frontière entre l'Asie et l'Europe ?

— Si, mais il ne s'agit pas des cinq continents. Ici, les zones sont différenciées par le mode de vie ou la race.

Il me montre la page de son livre de géographie qu'il est en train de copier. Je suis mécontent :

— C'est bizarre… Comment peut-on regrouper les Japonais et les Arabes ensemble comme s'ils appartenaient à la même race ?

Il m'ignore et se met à colorier l'URSS en rouge. La couleur vive de son crayon m'attire. Je la regarde, distrait. Tout à coup, les moineaux pépient à mon oreille.

Je me réveille. Satoshi est toujours à côté de moi. Je vois les crayons de couleur éparpillés sur la table. Le rouge est le plus court.

Je prends son atlas du monde et l'ouvre à la page de l'URSS. Je vois les lignes du réseau ferroviaire. À partir de Moscou, les chemins de fer s'étendent partout aux quatre points cardinaux, comme une toile d'araignée. L'un d'eux mène à Sverdlovsk située sur l'Oural, la ville prison. D'ici, une ligne s'allonge sur des milliers de kilomètres en traversant la Sibérie jusqu'à Vladivostok. Mon regard cherche une ville qui s'appelle Bukachacha. C'est ici, dans un camp de travaux forcés, que plusieurs Japonais ont vu mon père au cours de l'été 1947.

Brusquement, Satoshi me demande :

— Je sais que ton père était contremaître d'une entreprise de travaux publics, mais comment était-il ?

Sa question me surprend. C'est la première fois qu'il me pose une question pareille sur son grand-père, qu'il ne connaît que par des photographies. Je réfléchis un moment.

— Pour moi, dis-je, c'était un homme sérieux.

— Comment ça ?

Je raconte qu'il faisait de grands efforts pour les négociations entre son patron et ses subordonnés à propos des salaires et des conditions de travail. Pourtant, le plus difficile pour lui était de licencier les hommes qui ne convenaient pas au métier de *dokata,* lequel exige d'abord la sécurité. En réalité, son patron les avait engagés et mon père devait leur notifier leur renvoi, ce qui n'était pas juste pour lui. Néanmoins, il les persuadait tant bien que mal, et certains licenciés continuaient à le contacter par amitié.

Impressionné, Satoshi dit :

— Il me semble qu'il avait un sens aigu de ses responsabilités.

— En effet. C'était un homme honnête.

Satoshi demande de nouveau :

— Est-il allé à l'université comme toi ?

— Non. Après son école primaire, il a étudié deux ans à l'école préparatoire. Il a suivi des cours du soir, car il travaillait toute la journée.

— Alors, dit Satoshi, il était comme monsieur Tanaka, l'ex-ministre des Finances !

— Ah, c'est vrai ! Autodidacte comme lui.

Il demande :

— Les parents de ton père étaient-ils pauvres comme ceux de monsieur Tanaka ?

— Pas vraiment. L'idée d'aller à l'université ne convenait pas à mon père ; il se contentait de ce qu'il faisait. Après ces deux années d'études, il a été engagé par une entreprise de travaux publics.

Je me tais un moment. Le visage de mon père me revient en mémoire : sa peau était brunie par le soleil et ses cheveux tout le temps coupés à ras. Il avait de gros os. La dernière fois que je l'ai vu, j'avais vingt et un ans et lui, quarante-quatre ans. C'était en 1942. Vingt-huit ans ont passé depuis. Voilà déjà cinq ans que j'ai dépassé l'âge qu'il avait alors.

— Quand même, dit Satoshi, ton père devait être fier de te voir aller à l'université, n'est-ce pas ?

— Oui, très fier. J'ai été son orgueil. Lorsque j'étais encore écolier, il s'en vantait auprès de ses amis : « Mon fils est vraiment intelligent ! Chaque année, il est choisi comme délégué de la classe. Il deviendra amiral. » Ses vantardises me gênaient.